

Collection Laure Abana- Notre Père III : enseignements.



CROISSANCE HUMAINE ET SPIRITUELLE

Outils de l'Apprenti assoiffé

- V -

En marche vers la conscience du « nous »...

Préfacé par Monsieur le Baron Alain Guillaume

Préface

"Viens, suis-moi". Chacun de nous sur cette terre a une vocation, totalement distincte de celle du voisin, fut-il né de la même mère. On l'appelle vocation chez les religieux car c'est peut-être chez eux plus fort, plus distinct et que cela les a menés à changer radicalement leur vie, mais l'appel existe pour chacun d'entre nous. Le problème, c'est que nous ne savons pas écouter, distinguer ces appels, en dépit de la multitude de signes qui nous sont envoyés.

Nous sommes tous différents et avons donc chacun une vocation particulière, unique au monde, mais nous avons tous une chose en commun, c'est d'être enfants de Dieu, ce qui nous rend tous frères. C'est parfois difficile à croire, si pas à concevoir : Jean-Paul II et Hitler sont tous deux enfants de Dieu. "Qui suis-je pour juger ?" a dit le Pape François : si Jésus était aujourd'hui en Syrie, quel scandale provoquerait-il en prêchant "aimez vos ennemis"!

Dans chaque homme, il y a un reflet de Dieu : on peut condamner certains actes – et il faut parfois le faire avec force - mais il n'y a que Dieu qui puisse juger l'homme, et encore là nous savons qu'au-delà du juge, Il n'est que miséricorde. La parabole de la Femme adultère ("moi non plus, je ne te condamne pas") et l'accueil immédiat, sans question ni jugement, fait au Bon larron ("aujourd'hui même, tu seras avec moi") sont significatifs à cet égard.

Qu'attend-on de nous sur cette terre ? Certains (ou certaines...) ont eu, non pas la chance mais la grâce d'une révélation directe. On peut les envier mais ce n'est pas toujours un cadeau dans la vie de tous les jours. D'autres ne pensent même pas, se laissant balloter du berceau au cercueil au gré des vents : ils passent souvent, sans les voir, à côté de grandes merveilles. D'autres encore ont la volonté de faire quelque chose de leur vie, d'être reconnu comme quelqu'un, leur

Collection Laure Abana- Notre Père III : enseignements.

ego les poussant à n'avoir comme seul critère une recherche de pouvoir, de domination, au mépris des vrais valeurs.¹

En ce cheminement sur cette terre, il devrait n'y avoir qu'une seule boussole, c'est l'Amour. À ceux qui n'aiment qu'amasser, il faut répondre que c'est le meilleur investissement : avec certitude, on peut assurer que c'est la seule chose sur cette terre qui double à chaque fois qu'on le partage.

Chacun a son cheminement, et certains ne paraissent pas enviables, mais à la lumière de l'Amour ils peuvent étonnement rayonner. Une ermite, suivant sa vocation, seule dans le désert, peut avoir une vie extraordinaire grâce à la contemplation, mais que dire des handicapés, des prostitués, des grabataires, des réfugiés qui n'ont jamais aspiré à ce destin-là ? Saint Jean de la Croix a dit pour tous ceux qui marchent ainsi dans le noir que "c'est la nuit qu'il est beau de croire à la Lumière"², c'est exact mais, tout du moins vu de l'extérieur, leur chemin peut paraître long, difficile et surtout injuste comparé aux privilégiés de la vie que nous sommes souvent.

Le hasard, a-t-on coutume de dire, "c'est le Seigneur qui se promène incognito" : au lieu d'incriminer ou de maudire ce hasard, soyons à l'écoute, laissons-nous guider par Lui :

Où Dieu nous a semé, il faut savoir fleurir.

Alain Guillaume³

¹ Dans le tête-à-tête entre le Pape François et Fidel Castro, la seule question qu'ils auraient dû se poser l'un à l'autre aurait dû être "as-tu réussi ta vie ?".

² Cela illustrerait magnifiquement votre image de couverture...

³ Je crois que c'est mieux de ne mettre que mon nom de baptême, titres et qualités n'ont pas leur place ici.

Collection Laure Abana- Notre Père III : enseignements.



Prologue

Voici le fruit d'une expérience spirituelle dans ma chair, et dans celle de sœur Laurence Delacroix, co-fondatrice de la Communauté Abana. De nombreux dialogues avec monseigneur Mounir Khairallah, évêque de Kfaray- Batroun au Liban, et avec le révérend père Thomas Mouhanna (olm) ont éclairé notre réflexion. Ce texte fut également relu et creusé avec les disciples- oblats de la Communauté Abana au Liban⁴.

Cette nourriture solide propose un cheminement destiné à ceux qui ont faim et soif de liberté, aux disciples et amis qui désirent boire à la source de la spiritualité de la Communauté Abana- Liban.

Cette étude approfondie de nos fonctionnements psycho- spirituels conduit à l'équilibre requis pour vivre une foi mûre, et être ainsi une pierre vivante de l'église en embrassant tout doucement la solitude des Enfants du Mystère, en l'assumant jusqu'à devenir frère ou sœur universel.

Joyeux cheminement !

⁴ Hind Hindy, Moura Khaddoum, Claude et Laudy El Khoury

Collection Laure Abana- Notre Père III : enseignements.



La différence entre les apprentis fonde la famille et la Communauté

Vivre famille ou en Communauté évoque des images d'équilibre, de chaleur et de réconfort. « Qu'il est bon, qu'il est doux pour des frères d'habiter ensemble » (Ps 131). L'expérience amène normalement à une vue moins idyllique. Après le temps des illusions viennent le temps des illusions perdues, de la déception et qui sait de l'inquiétude ? Viennent l'insatisfaction des jeunes qui ne reconnaissent plus ce qu'ils avaient imaginé, la souffrance des moins jeunes : une pluie de tuiles la vie commune ?

Ce qui est vécu là, noué là, c'est un problème d'êtres, de relation entre les êtres, et parfois un problème de structure. De ces deux aspects nous relèverons quelques éléments en quatre domaines: la différence, l'interdépendance ici abordées; la responsabilité partagée et une prise en charge mutuelle qui feront l'objet du livret VI. Les formes concrètes peuvent être variées et changeantes, car elles dépendent en partie des structures sociales de chaque époque, des besoins ou des ressources propres à telle communauté ou à tel lieu. À chaque communauté, et à chacun de ses membres de les inventer à partir de ce qu'elle est, et sachant ce qu'elle veut être : selon l'amour vrai qu'elle veut vivre et dont elle est appelée à être le signe.

Les éléments retenus ici sont communs à la vie de tout groupe humain, et d'autres sont propres à notre Communauté Notre Père sans négliger aucun des moyens humains qui lui sont donnés ; notre Communauté sait qu'elle trouve en Dieu Trine-Père, Fils et Saint Esprit- son unité. Dans la trame humaine des conduites et des valeurs, l'évangile apparaît comme révélateur. La foi discerne le sens de ce qui est vécu, elle incite à mener au bout de leur exigence de vérité et d'amour les réalités de la vie communautaire.

Les notes qui suivent décrivent l'aspect de la vie communautaire. Il s'agit là d'un point de vue lié à une expérience donnée, et d'un certain type de communauté, celui vécu par les petites sœurs, et les oblats de la Communauté.

La différence

Reconnaître à quel point les humains sont différents les uns des autres avait été, disait C.G. Jung, l'une des expériences les plus bouleversantes de sa vie. C'est aussi pour nous, dans notre entourage le plus proche, une découverte et un étonnement. Cette différence des membres d'une communauté n'est pas un simple accident : elle est constructive de cette communauté, elle peut en être la chance.

Être différent

Il est normal de trouver une grande diversité dans la communauté comme dans la famille. Sous le même toit vivent de jeunes que l'on corrige encore, et des anciens déjà rodés et dignes d'un grand respect ; certains qu'il faut stimuler, des « passifs » et des généreux qu'il faut modérer ; des êtres au stade des poussées instinctives peut-être en quelque domaine, ou au stade de la loi, ou d'autres à celui de la liberté spirituelle.

Dans l'Église primitive que nous décrivent Épîtres et Actes des Apôtres, les premiers chrétiens n'apparaissent pas moins différents : juifs et grecs se côtoient et, parmi ceux-ci, hellénistes et hébreux tentent de faire bon ménage ; hommes et femmes bien entendu, esclaves et hommes libres, circoncis et incirconcis sont admis sans discrimination ; certains sont apôtres ; prophètes ou docteurs : les uns ont reçu le don de guérir et les autres celui d'administrer l'Église : d'autres encore parlent en langues. Et bien d'autres ne sont rien de tout cela.

Notre famille ou notre communauté d'aujourd'hui peut présenter une grande diversité de tempéraments et d'aptitudes, d'enracinements culturels, de formes d'esprit et de sensibilités. Aucun n'est au même moment de sa croissance ni de sa démarche spirituelle ; différent des autres par son expérience antérieure de la vie, aucun ne porte le même regard sur la réalité.

Dans une communauté, la tendance est courante de nier la différence individuelle, de ramener à la conformité celui qui s'en écarte, ou d'exclure celui que l'on ne peut rendre semblable. Dans le groupe restreint d'une communauté, dont l'orientation est clairement exprimée, dont le but a été pour chaque membre l'objet d'une délibération personnelle et d'un choix, dont les moyens essentiels et le mode de vie ont été, eux aussi, initialement acceptés, on pourrait penser de même qu'une diversité d'analyse et de position ne peut s'introduire. On pourrait penser que cette diversité n'est pas légitime, et qu'elle doit légitimement être réduite.

Cependant peut-on concevoir aujourd'hui et faire vivre notre communauté dans une perspective d'uniformité, de consentement global à l'ensemble des définitions et des pratiques ? Est-ce même souhaitable ? Le respect de l'être demande qu'à l'intérieur des grandes perspectives reconnues comme siennes par la communauté, la diversité des apprentis soit accueillie comme une richesse et une chance, qu'elle soit acceptée et vécue.

Apparaître différent

Les apprentis apparaissent différents. Pourquoi essaierait-on de les uniformiser en tous points, de généraliser une codification des gestes de la vie. Le choix d'un même habit est signe d'appartenance à une communauté, à une spiritualité précise : effacement, dépouillement de sa recherche mondaine ou d'une originalité propre. Être signe.

Cependant l'unité profonde ne se situe pas sur ce plan. Encore qu'un minimum d'usages admis par tout le monde, accepté sans façon, tout naturellement, puisse être un heureux support de l'unité par l'ajustement mutuel des cœurs, puisse être un facteur d'harmonie comme son expression spontanée ; encore que des règles générales de conduite et d'administration soient requises pour la bonne marche de n'importe quel groupe ; encore que le choix volontaire d'une vie menée ensemble

pour le Christ, le choix d'une recherche commune par les mêmes moyens de base puissent entraîner très normalement quelques similitudes.

L'unité ne se situe pas non plus au niveau des activités menées en commun, encore qu'une collaboration concrète contribue puissamment à unir les apprentis, que l'occasion s'en présente tout naturellement, et qu'il serait surprenant que des apprentis n'eussent pas le désir de mettre en commun leur expérience et de travailler ensemble.

La différence, manifestée et vécue avec simplicité, fait implicitement partie du projet de vie communautaire. Le signe attendu est-il celui qu'offre un groupe uniforme, ou celui des apprentis qui apparaissent dans leur diversité, et qui pourtant s'acceptent, s'accueillent, et parviennent à vivre ensemble ?

Être traité différemment

Les Constitutions de notre Communauté révèlent à ce sujet comment doit être harmonisé un double enseignement donné par le Nouveau Testament : « en Dieu il n'y a pas de partialité » (Rm 2/11) – et tenir compte de leur diversité – car « on distribuait à chacun selon ses besoins » (Ac 4/35). La charité de l'apprenti sera donc égale pour tous : envers tous, il suivra la même ligne de conduite, compte tenu du mérite de chacun.

Ce qui veut dire : pas de traitement de faveur, de favoritisme, de népotisme : rien qui laisse sentir un clivage, rien qui avantage l'une au détriment des autres, de distinction qui vienne du sentiment personnel. Mais, en cet amour égal pour tous, le « mérite de chacun » introduit une raison de s'exercer diversement. Admettre qu'un apprenti manifeste une préférence à celui qui est le plus avancé dans les bonnes œuvres, plus obéissant, à celui qui est le plus humble : qu'il accorde une plus grande confiance à l'ancien ou « l'ancienne » capable de donner



Collection Laure Abana- Notre Père III : enseignements.

un conseil, que son expérience, sa sagesse, rendent apte à partager la responsabilité.

L'abba ou l'amma du lieu traitera chacun de façon unique et différente: ce n'est pas une concession à laquelle l'autorité serait contrainte devant l'impossibilité concrète de ramener tout le monde au mode de conduite uniforme qui serait indiqué par le Règlement. Cette différence de traitement montre que c'est de l'être qu'il s'agit d'abord: c'est l'apprenti en personne qui est ainsi respecté, mis en valeur, accompagné.

Un texte ne peut définir la richesse de la vie. Un Règlement ne peut à lui seul définir le chemin d'un être: il ne peut avoir le dernier mot. Entre le Règlement et la vie, entre le Règlement et les situations diverses où se cherchent les voies de la vie commune, se place nécessairement le discernement des êtres. La mission essentielle de l'Abba ou de l'Amma, ou celle du père ou de la mère de famille se manifeste ici: celle d'aider chaque apprenti à « devenir libre et responsable » selon son être propre et dans son appartenance à la spiritualité de telle communauté ou famille; et pour cela discerner dans le dialogue en quelle mesure un texte s'applique, en quoi il peut être, dans telle circonstance, porteur de vie. Ce sont toujours des libertés humaines qui se concertent.

Parole de Dieu et unité

Différents et reconnus comme tels, les apprentis réalisent pourtant leur unité, constituent une communauté s'ils se veulent solidaires, s'ils reconnaissent un projet commun. Mais, comme les premiers chrétiens qui « se montraient assidus à l'enseignement des apôtres » (Ac 2/42), ils savent aussi que l'unité se nourrit de la Parole de Dieu : en cette Parole, nos histoires particulières sont tressées en une histoire commune.

La Parole de Dieu s'adresse à chacun à travers le temps. C'est mon histoire que j'apprends là, que je déchiffre à travers l'histoire d'Israël. C'est l'amour initial du Dieu qui me crée, la fidélité du Dieu qui demeure présent à toute ma vie, se révélant sans cesse sans le dire : c'est la libération progressive dans laquelle j'entre et m'avance à travers mes doutes, mes infidélités, mes repentirs. C'est le chemin ouvert pour moi vers le Père qui m'est indiqué.

Cette Parole m'est dite pour me révéler l'amour et me le faire vivre :

« D'un cœur pur aimez-vous les uns les autres sans défaillance, engendrés de nouveau d'un germe non point corrompible mais incorruptible, la Parole du Dieu vivant et éternel » (1P 1/22-23).

La Parole est adressée à l'Église. Ces faits et gestes, cette histoire qui constituait les tribus d'Israël en peuple de Dieu, qui figuraient à l'avance et préparaient le Royaume, cette Parole a une signification pour la communauté ecclésiale, et pour toute communauté au sein de l'Église. Ce que la Parole révèle à l'Église, c'est l'amour du Père pour les hommes, c'est l'histoire d'un amour qui sauve, réconcilie, rassemble dans l'unité ; ce qu'elle lui enseigne, c'est le grand désir d'unir les hommes dans l'amour, le grand rêve formé par le Père : « Saisir

l'univers entier, ce qui est au ciel et ce qui est sur la terre, en réunissant tout sous un seul chef, le Christ » (Eph 1/10). L'histoire qu'elle raconte est celle de l'Église, choisie, libérée, entrant chaque jour plus avant dans l'amour qu'elle annonce ; la Parole de Dieu fait vivre l'Église et toute communauté en elle : elle la construit dans l'unité.

Tout cela est compris par chacun très différemment. Mais, de soi, la Parole entendue, proclamée, commentée, est unifiante par cette révélation commune, par le chemin qu'elle offre à tous vers le Père.

Quelques-uns des incidents qui marquent habituellement ce chemin :

L'interdépendance

Il y a deux façons de parler de la communauté à laquelle on appartient. En se mettant à l'extérieur d'elle : on en parle comme d'une réalité étrangère que l'on juge, éventuellement que l'on condamne : on se met en dehors pour ne pas être soi-même atteint par l'appréciation péjorative que l'on porte. Ou bien comme le membre d'un corps vivant, d'un corps qui est le mien : je peux être amené à parler de ses déficiences, mais j'en suis.

Celui qui peut parler ainsi a découvert qu'en agissant il engage les autres, que les autres l'engagent aussi : par leur réussite, leur échec, leur situation ; et il a accepté d'être ainsi engagé et compromis par les autres. Il peut être utile de détailler quelques aspects de ces liens naturels qui, assumés de plus en plus personnellement, permettent de prendre racine dans une communauté et de la construire. Cette interdépendance voulue a des répercussions sans nombre sur nos actes minimes comme sur nos choix essentiels.

Les besoins des autres

Nous avons nos goûts personnels, nos centres d'intérêts. Nous comprenons donc que les autres ont aussi des goûts, des besoins, des droits : il est normal d'en tenir compte.

La vie commune demande que l'on sache renoncer à certaines préférences, à l'accomplissement de désirs mêmes légitimes, en raison des besoins des autres : sans voir là un danger pour son existence, une menace pour l'intégrité de sa personne ; sans voir dans les requêtes des autres une volonté de brimade, de mise en tutelle. C'est l'Esprit de l'apprenti de la Communauté Notre Père : nul ne recherchera ce qu'il estime son avantage à lui, mais plutôt celui de l'Autre. Ceci est tiré tout droit de 1Co/10-24 où saint Paul s'adresse à tous les chrétiens : « que personne ne cherche son propre intérêt, mais celui d'autrui. »

Cela à tous les niveaux, en commençant par les plus humbles. En Communauté, sortir de nos égoïsmes spontanés de « célibataires » est une entreprise difficile. Un exemple à ras de terre : nous aimons nos sœurs, nos frères, nous leur souhaitons sincèrement du bien ; mais quand on fait circuler un plateau de fruits, les fruits en bon état partent d'abord, la proportion des fruits abîmés 'devient de plus en plus forte à mesure que l'on s'approche du dernier servi. Une loi mystérieuse (mais qui ne connaît pour ainsi dire pas d'exception) veut que ne restent pour les derniers que des portions blettes ou ratatinées. Cependant nous aimons nos sœurs et nos frères : nous souhaitons sincèrement que chacun ait une bonne pomme !

Se mettre au service de ses sœurs et frères est une exigence de l'amour. Jésus disait : « A qui te demande donne ; à qui veut t'emprunter ne tourne pas le dos » (Mt 5/42). Donne à quiconque... Nous connaissons bien nos réactions. Celle qui frappe à la porte est-elle sympathique, on est tout sourire, toute amabilité : « Tout de suite. » Elle le sait, cette sœur que j'aime bien et à laquelle j'apporterais volontiers une tisane quand elle a la grippe, en laissant pour cela mes

occupations les plus pressantes. La sœur n'est pas sympathique, elle tombe sur un air ennuyé : « Je suis très occupée. » De plus cela va prendre du temps « Puis-je vous voir une minute ? » et cela durera une heure. Jésus nous avait prévenus : Si quelqu'un te demande de l'accompagner un mille, accepte d'avance que ce mille fasse 20 kilomètres.

Servir les autres sans chercher à tirer de ce service un avantage, comme ce serviteur qui, au retour du champ, doit faire la cuisine, servir son maître à table. « Ainsi de vous : quand vous aurez fait tout ce qui vous a été prescrit, dites : nous sommes de pauvres serviteurs ; nous n'avons fait que ce que nous devons » (Luc 17/10). Aurions-nous des droits à faire valoir ? « Vous avez reçu gratuitement, donnez gratuitement » (Mt 10/8).

Le bien commun

Ce service désintéressé d'autrui suppose du discernement : il n'autorise pas à bâcler son propre travail, à se livrer à l'improvisation. C'est surtout le bien commun qui nous requiert et nous oriente : c'est en fonction du bien commun que sera faite l'évaluation.

Mettre ses dons au service de la communauté elle-même située dans la vie de l'Église, et de la société, et s'engager même si cette action n'est pas « payante » pour moi, au moins directement ; même au détriment de ce que j'aurais pu ou voulu faire, de certaines activités, de travaux correspondants mieux à mes capacités, à mes goûts. A la place que l'on me demande d'occuper, dans une activité qui peut être monotone. Il faut une certaine maturité pour trouver son épanouissement dans un travail obscur et subalterne, dans l'accomplissement journalier de tâches prosaïques.

Il va de soi que, dans la répartition des tâches, on cherchera à ne pas confier un travail ou une responsabilité qui aillent trop à l'encontre des aptitudes de

chacun. Mais il peut tout de même arriver que l'on demande à quelqu'un de remplir une fonction pour laquelle il ne se sent guère préparé ou adapté : « Voulez-vous essayer ? Je n'ai personne d'autre. » Il faudrait que l'on devienne capable de se trouver dans une telle situation, d'accomplir un tel travail sans complexe de frustration, sans tomber dans un état d'anxiété ou de revendication. Collaborer non parce que ce travail là est intéressant, mais parce qu'il faut le faire, tout simplement, et que la communauté en a besoin.

Cette vue profondément humaine de l'enracinement d'un apprenti dans sa communauté, et de l'interdépendance des membres de la communauté, s'achève dans le commandement du Seigneur. Après le lavement des pieds, Jésus interroge : Jn 13,12 « Comprenez-vous ce que je vous ai fait ?... » (17) Heureux serez-vous si vous le faites ? » Béatitude du service fraternel dans l'humilité :

être au milieu de ses sœurs et frères comme celui qui sert, c'est la marque de l'apprenti mûr qui a autorité, mais aussi de tous ceux et toutes celles qui font la communauté.



La conscience du « nous »

L'enfant est dépendant par impuissance à faire autrement. L'adolescent essaie d'être soi dans une indépendance de critique et souvent de rupture. L'adulte est caractérisé à la fois par l'autonomie, par la conscience de sa liberté, de sa responsabilité : son point d'appui primordial est la conviction de sa conscience, la conviction, réfléchie dans la prière, d'une conscience éclairée par Dieu ; et par l'insertion dans le groupe humain dont il fait partie, par la capacité d'approfondir les liens entre lui et son groupe : liens naturels (ceux de la famille, par exemple), acceptés et vécus plus profondément : liens choisis, noués volontairement en vue d'un projet à mener ensemble.

Être soi avec les autres, et responsable : quelques indications peuvent éclairer l'attitude de celui qui cherche une insertion plus concrète dans sa communauté.

Accepter l'interdépendance, c'est écarter le rêve d'une croissance personnelle sans lien, sans influence d'autrui, d'une construction de soi qui ne serait due qu'à soi-même. Ne pas s'imaginer qu'on va se faire seul, ne pas réduire au minimum la part des autres dans le domaine des idées : « ma pensée » ; ou dans celui des réalisations : « mon travail, mon ministère ». Faut-il noter ici l'infortune des sœurs ou des frères trop complets, ou qui croient l'être, comblés de tous les dons : ils n'ont pas besoin des autres, ils ont tout. Alors que nos insuffisances – souvent facteurs de division, de heurts- peuvent servir à rapprocher, à unifier, à nous lier les uns aux autres :

« l'Esprit se complaît à ne pas donner à chacun tous les dons pour qu'il y ait entre nous échange et amour » (J. Guittou).

Accepter l'interdépendance, c'est savoir prendre conseil avant de décider et d'agir ; c'est accueillir les suggestions, la confrontation des points de vue dans la recherche commune. C'est donc garder une certaine malléabilité : seuls les adolescents sont absolus et définitifs. Ne pas écarter comme inutile le contrôle des autres qui réveillent la conscience et la stimulent, la rectifient et l'affinent. Liberté et contrôle peuvent aller ensemble.

C'est encore admettre les contraintes que suppose inévitablement toute solidarité vécue : acceptation de l'ordre, de la structure nécessaire. Nous savons le mal que nous avons à entrer dans une organisation pensée par d'autres, dans un ordre de choses que nous n'avons pas nous-mêmes conçu.

Acceptation de l'autorité qui a charge de veiller au bien commun : ni par abdication et désir d'être dominé, ni par peur ou révolte.

L'acquisition d'un certain « flair communautaire » n'est pas le simple souci conformiste de la bonne opinion des autres, le besoin de leur approbation, mais l'aptitude à s'adapter, à s'harmoniser aux goûts, aux mentalités : on sent ce qui détonnerait, et ce qui peut être admis.

Celui qui est ainsi membre de la communauté peut être amené à dépasser sa demande immédiate, sa revendication ou son impatience, à s'interroger sur l'essentiel de ce qu'il est venue vivre, à chercher moins sa réussite personnelle que le progrès commun, l'avenir commun dans lequel il veut inclure son propre avenir.

Accepter l'interdépendance, c'est passer de la seule vue de soi à la conscience du « nous ». JE et NOUS = genou = une articulation solide ! Ce nous, c'est la famille, la communauté, l'Église, menant une aventure collective : la notion doit s'étendre, en gardant les pieds sur terre, aux dimensions de l'humanité. Acquérir le sens du nous, c'est se savoir, se vouloir vitalement insérée dans cette aventure

Collection Laure Abana- Notre Père III : enseignements.

et cette recherche collectives : c'est avoir le souci quotidien et effectif de les faire réussir.

Un apprenti en tous ses actes –pas seulement en ce qu'il accomplit directement pour la communauté comme comptable, cuisinière ou balayeuse, mais en tout ce qu'il fait- s'il porte en soi la communauté et chacun de ses membres, comme un être auquel il se veut présent (comme la mère de famille au bureau ou à l'usine, porte en elle, mari et enfants, travaille pour eux) construit en lui-même la communauté, se fait une âme aimante pour ses sœurs et ses frères et resserre les liens, se rend lui-même davantage frère et disciple.



L'Eucharistie et le partage de la vie

Apprentis tous UNS en Dieu Notre Père, nous le devenons toujours plus et nous l'exprimons dans la célébration de l'Eucharistie, l'Adoration du Christ-Offrande, dans le Silence-Présence de notre cellule. Le partage quotidien de la vie s'achève, se consomme dans cette célébration où la communion des êtres révèle son véritable nom : Christ.

Puis-je offrir mes seuls travaux, mes seules pensées, mes seules espérances, ma vie à moi seul ? L'offrande de l'être ne peut se faire que « pour ».... J'offre les besoins, les peines, les espérances de ma communauté ou de ma famille, de mon Église, de mes amis, des membres de ma famille de sang, en même temps l'attente et l'enfantement du monde ; mon offrande porte la vie de chacun des autres.

Toute attitude, tout geste, toute activité –des plus terre à terre aux plus spirituelles- voulus ainsi, dirigés ainsi, contribuent à établir, à renforcer, à rendre sensible le tissu vivant de la communauté. Et à travers notre communauté, au-delà d'elle, c'est une autre communauté, un autre corps que nous construisons. Les choses sont pleines de sens, et le geste qui les accomplit réalise en même temps la communauté et le Royaume à venir.

Collection Laure Abana- Notre Père III : enseignements.

